



Préface [L'être de l'amour]

Emmanuel Housset

► To cite this version:

Emmanuel Housset. Préface [L'être de l'amour]. Amour et donation chez Jean-Luc Marion : une phénoménologie de l'excès, L'Harmattan, pp.9-15, 2017, (Ouverture Philosophique), 978-2-343-12888-7. hal-02147542

HAL Id: hal-02147542

<https://normandie-univ.hal.science/hal-02147542>

Submitted on 4 Jun 2019

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Emmanuel Housset

Université de Caen Normandie

Identité et Subjectivité

L'être de l'amour

Jean-Luc Marion au fil de son œuvre ne cesse de méditer le lien d'essence entre amour et vérité par une élucidation phénoménologique de la thèse biblique selon laquelle on n'entre dans la vérité que par l'amour. De *L'idole et la distance* à *Etant donné* et jusqu'à *Certitudes négatives*, il n'a cessé de décrire l'être de l'amour, moins comme un phénomène qui se constituerait sur un horizon, que comme une puissance de phénoménalisation. Ainsi « aimer la vérité » peut se comprendre comme une expérience absolue dont l'analyse se situe au point de rencontre de ses travaux sur Descartes et Pascal, qui font époque, et de ses recherches phénoménologiques à travers les œuvres de Husserl, de Heidegger et de Levinas, qui ont suscité parfois de vraies confrontations et de temps en temps de vaines querelles. Bien des contemporains ont voulu voir dans les analyses philosophiques de Jean-Luc Marion sur l'idée de l'infini, sur le Dieu sans l'être, sur l'adonné et l'abandon, l'illustration parfaite du soi-disant « tournant théologique » de la phénoménologie française. Il s'agissait pour eux de réaffirmer, bien naïvement peut-être, l'interdit de Husserl qui affirmait que l'analyse descriptive de Descartes s'arrêtait à la deuxième des *Méditations métaphysiques* et que la troisième n'était qu'une rechute dans la théologie. Jean-Luc Marion est alors parfois devenu le nom-titre, voire l'idéal-type, d'une contamination illégitime de la phénoménologie par la théologie, d'une transgression de l'orthodoxie phénoménologique et finalement d'une re-théologisation anachronique et subversive de la philosophie dans une époque qui pensait avoir enfin séparé définitivement raison théologique et raison philosophique. Cette dénonciation plus notoire que profonde d'une contrebande phénoménologique a cherché à se parer de la pureté des exigences méthodologiques souvent pour masquer ses propres présupposés égologiques. Même si on laisse de côté ce qui tient à la contingence de toute querelle et à la difficulté de savoir qui exactement occupe la posture enviée du philosophe critique, il n'en demeure pas moins qu'il n'est pas possible d'écarter avec autant de légèreté, et sans doute d'antichristianisme voire d'anticatholicisme, l'étude philosophique de la *caritas*, et Jean-Luc Marion, loin de se simplifier la tâche, confronte son élucidation de la *caritas* à sa négation la plus radicale, à savoir celle de Nietzsche. Au-delà des objections qui ne comprennent pas la hauteur de la question, Jean-Luc Marion montre que l'élucidation de l'être de l'amour ne relève pas d'un appendice éthique d'une phénoménologie qui se concentre sur les questions gnoséologiques, mais engage la question même du sens de l'être : il en va du rapport de l'homme au sens de l'être et à la totalité de l'étant dans l'époque qui est la nôtre. Or justement Pascale Tabet dans son livre non

seulement met en lumière l'unité profonde de l'œuvre de Jean-Luc Marion, quel est son questionnement exigeant et permanent, mais également souligne la pertinence de son interrogation phénoménologique. Autrement dit, elle montre en quoi cela n'a aucun sens de faire passer Jean-Luc Marion pour le représentant idéal d'une christianisation de la phénoménologie, car un tel projet n'aurait strictement aucun sens, y compris bien sûr du point de vue du christianisme qui n'a nul besoin d'une justification philosophique. Ainsi, au-delà des polémiques inutiles qui ne touchent pas à la question et même qui éloignent de la question, il s'agit pour Jean-Luc Marion de montrer qu'il y a une philosophie dans le christianisme et que dans la mesure où il expose des phénomènes il est un lieu possible de compréhension de la phénoménalité, et cela justement parce qu'elle y devient paradoxale. Etudier la signification positive de l'incompréhensibilité de l'infini et du caractère indéfinissable de l'homme ne demande pas de confondre la lumière naturelle et la lumière surnaturelle. A partir de ses travaux sur Descartes, et dans sa confrontation permanente et féconde avec Levinas, Jean-Luc Marion ne cesse de décrire la raison formelle de l'infini, l'antériorité de l'infini, qui est bien autre chose qu'une idée. Il n'y a donc pas de trahison du projet phénoménologique avec Jean-Luc Marion, mais au contraire une profonde fidélité, car seule l'exigence du retour aux choses mêmes peut permettre à la phénoménologie de demeurer elle-même dans son évolution même. Il s'agit bien de laisser totalement l'initiative au phénomène en montrant que dans l'amour ce n'est pas moi qui regarde les choses, ce sont les choses qui me regardent, et que l'adonné dépasse les apories du sujet dans la mesure où l'homme n'a pas son centre de gravité en lui-même. Dès lors Jean-Luc Marion n'est pas un « auteur chrétien », qui non seulement écrirait une « philosophie chrétienne » contre l'interdit heideggérien, mais qui en outre se contenterait de réécrire *Etre et temps* en remplaçant l'angoisse par l'amour comme tonalité fondamentale reconduisant le *Dasein* à son être le plus propre. Un tel projet, au-delà de sa naïveté incommensurable, serait absurde phénoménologiquement, car l'angoisse et l'amour considérés comme des tonalités n'ouvrent pas du tout de la même manière au monde. En outre, l'idée que la considération de l'amour permettrait d'introduire un peu d'éthique en phénoménologie de façon à élargir la réflexion transcendantale au domaine pratique n'est pas à la hauteur de l'intention de Jean-Luc Marion qui est bien d'interroger le sens même de l'expérience et absolument pas de rabattre l'amour sur le plan de la foi. Il ne s'agit pas du tout pour lui de faire passer la phénoménologie du descriptif au prescriptif, et encore moins de vouloir écrire une « éthique chrétienne » contre une éthique païenne: l'idée d'une « éthique chrétienne », c'est-à-dire d'un sujet voulant déterminer par lui-même le bien et le mal en fonction de « valeurs chrétiennes », serait parfaitement contraire au christianisme, comme l'a montré Dietrich Bonhoeffer. Dès lors, de même que Levinas pouvait dénoncer le paganisme des philosophies du terroir, de la terre natale, Jean-Luc Marion peut dénoncer le paganisme des philosophies de l'amour qui veulent imposer des conditions de possibilité à l'amour comme la réciprocité. L'amour ne pose pas de condition, il ne sait pas ce qu'il cherche, et son être est de prendre patience dans l'attente de l'inexprimable, de l'inconcevable, de l'invisible, de l'incompréhensible, donc de l'autre personne qui échappe à toute définition. L'impatience ne fait pas de bien et le bien sait prendre patience. Développant donc par d'autres voies une thèse de Levinas, Jean-Luc Marion ne cesse de montrer que l'amour est l'anarchie même, anarchie sans laquelle aucune valeur ne peut être vivante. Respecter le phénomène de l'amour, de tout amour, humain ou divin, c'est tenter de ne pas entraver cette anarchie dans une sage délimitation des possibles. Reprocher à Jean-Luc Marion d'ouvrir la question de Dieu, de ne pas s'en tenir à l'amour simplement humain, c'est lui reprocher de ne pas vouloir s'en tenir à un amour vertueux défini à partir des exigences du sujet ; mais c'est justement ce refus qui permet à Jean-Luc Marion de nous libérer de l'abstraction d'un amour

infini pour une idée ou pour une valeur, afin de tenir compte de la passivité radicale de l'amour et de sa finitude qui doit se comprendre positivement et non comme une simple limitation d'un amour divin idéalisé. Ceux qui critiquent le tournant théologique de la phénoménologie en réalité livrent l'amour à une idole, celle d'un homme idéalisé aimant le monde, les idées et les autres hommes au-delà de toute finitude. Pour eux la toute-puissance de l'amour demeure la toute-puissance de la volonté qui se veut elle-même dans un *telos* de réconciliation.

De ce point de vue le livre de Pascale Tabet met en lumière le projet philosophique propre de Jean-Luc Marion en montrant que l'analyse du phénomène saturé inclut toute une étude de la phénoménalité de Dieu, mais ne s'y réduit pas : autrui, l'œuvre d'art, Dieu sont des phénomènes dont on ne peut pas s'emparer, mais qui, comme phénomènes-limites, demeurent bien dans le cadre d'une analyse noético-noématique, qui se comprend d'autant mieux sous cette forme positive de son échec (il y a aussi une forme négative de cet échec dans la dissolution du monde). Certes Jean-Luc Marion n'est pas le seul dans la phénoménologie française à décrire des phénomènes saturés qui ouvrent au monde et on peut penser à Henri Maldiney, Jean-Louis Chrétien ou Jean-Yves Lacoste, sans pouvoir les citer tous, mais le souci de Jean-Luc Marion est bien d'élucider le caractère à la fois essentiel et énigmatique de la donation. Dès lors le projet d'une philosophie première issue de la phénoménologie qui revient à la permanence de la donation est ce qui permet de ne pas intellectualiser les phénomènes, et cela par la mise entre parenthèses de toutes les conditions *a priori* de la phénoménalité, afin d'accéder à un phénomène pur de toute pré-détermination par le « sujet ». Dans cette perspective, le don est un phénomène qui se distingue des autres en ce qu'il devient la mesure de tous les phénomènes en se donnant à partir de lui seul. Ainsi le phénomène saturé n'est pas du tout un phénomène exceptionnel, hors du commun, et il se donne à comprendre à partir de l'amour qui est bien autre chose ici qu'un acte subjectif et volitif. La phénoménologie de la donation ne conduit donc pas du tout à décrire une tâche infinie d'amour que le sujet se donnerait par réflexion et qui serait bien abstraite (et bien désespérante comme l'a montré Kierkegaard) et du coup fort peu « chrétienne », mais en lecteur de Nietzsche, de Heidegger et de Urs von Balthasar il désubjectivise l'amour qui n'est plus une valeur visée par un sujet, qui ne relève plus d'une décision solitaire propre au sujet. Pascale Tabet montre ainsi le renversement de perspective effectué par Jean-Luc Marion par rapport aux quelques incursions effectuées par la phénoménologie dans la question de l'amour : cette fois aimer, c'est aimer sans l'être ; tel est l'être de l'amour qui est la raison qui reste sans pourquoi, ce qui renonce à toute objectivation et à toute justification dans l'être. L'incompréhensibilité est bien ici la raison formelle de l'infini et aimer, c'est admettre l'incompréhensibilité en soi et en l'autre. Or rien n'est plus difficile que de remettre en cause la réduction subjective de l'amour qui correspond à la tonalité de notre époque dans notre rapport à nous-même, aux autres, et au monde. Elle est encore à l'œuvre dans le prétendu « athéisme méthodologique », qui est bien sûr tout sauf seulement méthodologique, puisqu'il porte un présupposé athée à savoir que l'amour ne doit pas être pensé comme un mode d'ouverture à l'Absolu, à l'Infini, mais seulement comme un mode de l'intersubjectivité ou de l'être-avec. Au contraire, selon cette compréhension non subjective de l'amour déployée par Jean-Luc Marion, l'abandon propre à l'amour n'est pas un dévouement au sens d'une intention propre au sujet, d'un renoncement intentionnel, car ce serait encore faire du sujet la mesure du bien et du mal. Encore une fois la réduction érotique cesse de considérer l'amour comme le paradoxe d'une couche affective et d'une couche volitive de la subjectivité, et elle met également entre parenthèses l'idée mondaine de réciprocité, qui est contraire à l'idée d'expérience sans concept, afin de montrer que l'amour est la révélation

d'une vérité qui n'est pas toujours déjà en nous, ou plus précisément il est notre réponse finie à cette révélation, notre « oui » à la manifestation de l'incompréhensible. L'amour n'est donc pas une qualité subjective qui rendrait plus facile les relations entre les hommes ainsi que la production de vérités par le sujet, et là on mesure combien il est difficile de préserver l'être de l'amour de l'idéologie douceuse de l'amour qui est également propre à notre époque. On peut donc dire que l'amour n'est pas une intentionnalité en tant qu'il est la manifestation d'un infini qui vient défaire toute tentative de constitution noético-noématique, mais il est ce désir de l'infini qui est la source permanente de toute vie intentionnelle qui ne se fige pas dans des représentations pour être fidèle aux phénomènes. En cela l'amour est au-delà des possibles, n'étant jamais objet, et c'est pourquoi on pense « dans » l'amour plus qu'on ne pense l'amour : l'amour rend toute chose visible et apparaissante et n'est donc pas, comme il l'était encore pour Hegel, un principe unifiant et réconciliant. Pascale Tabet met alors parfaitement en lumière qu'il ne s'agit pas de soumettre la phénoménologie à la théologie, mais de rendre possible dans une troisième réduction une phénoménologie de la Révélation, c'est-à-dire une élucidation de la Révélation avec les outils de la phénoménologie qui donne accès à Dieu comme pur don. Jean-Luc Marion n'est pas le premier à montrer qu'une philosophie de la Révélation ne fait pas sortir la raison d'Égypte, tout en montrant la nécessité d'en sortir, mais cette fois il le fait au moyen de la phénoménologie, qui peut élucider Dieu comme le phénomène saturé par excellence. Il s'agit alors de décrire un enchaînement réglé de transgressions théologiques, de soumissions de la raison à la foi. De ce point de vue, la réduction érotique est également ce qui libère l'amour de Dieu de n'être que l'ombre ou l'alibi d'une ontothéologie.

En conséquence, si Jean-Luc Marion prend le risque de revendiquer le syntagme de « philosophie chrétienne », s'il refuse d'y voir le simple signe d'un débat obsolète et tranché par le « bon sens », forme mondaine et contingente de la *Selbstverständlichkeit*, c'est parce que pour lui l'expression à un avenir à partir d'une perspective phénoménologique. Encore une fois il ne s'agit pas d'écrire une philosophie qui justifierait le christianisme, ni de montrer une dilatation de la raison sous l'éclairage de la foi, mais de considérer le christianisme comme un lieu d'analyse phénoménologique dans lequel certains phénomènes deviennent visibles et qui ne le seraient pas sans lui. Il ne s'agit donc pas de rêver à une religion de la raison et à une réappropriation totale de la Bible par la philosophie, puisque l'évidence de la foi et celle de la raison ne peuvent pas se confondre, comme le soulignait déjà saint Augustin dans le livre XIII du *De Trinitate*. La foi consiste à être saisi par l'insaisissable et la certitude d'être touché par la vérité qu'est le Christ ne peut pas s'identifier avec l'évidence rationnelle. Jean-Luc Marion a donc voulu montrer dans cette filiation augustinienne que dans la *caritas*, qui consiste non à croire à Dieu mais à croire en Dieu, il s'agit de croire pour voir. Dans cette « heuristique de la charité », la transcendance de l'amour est le seul chemin d'accès au phénomène d'autrui. Une phénoménologie chrétienne demeure bien une phénoménologie et il ne s'agit pas d'aller au-delà du donné, mais elle est celle qui accède par le christianisme à ces phénomènes qui ne sont jamais objet et donc au sens de la transcendance véritable. Certes la phénoménologie de l'amour ne peut pas dire que l'amour est une personne, mais à partir du christianisme qui décrit Dieu comme visage tourné vers moi dans l'amour, comme personne, elle peut montrer qu'un visage n'est « vu » que dans l'amour : il faut croire en l'autre, l'aimer, pour le voir, car sans l'amour voir se réduirait à interpréter. L'amour n'est pas qu'un affect au sens où comme affect il est aussi une ouverture qui est déjà une connaissance, un voir qui rend possible le voir, et en cela il est à la fois une connaissance et une non connaissance. C'est en cela que l'amour rend possible le respect, un respect qui ne repose pas sur l'unique considération de l'essence, mais qui

provient de l'unicité de ce qui se manifeste, d'une grandeur de l'aimé dont je ne suis pas la mesure et qui excède toute prise que je voudrais avoir sur lui.

Là encore seul l'amour est ce qui permet de recevoir le choc de la vérité : on ne peut penser à Dieu comme Dieu qu'en l'aimant. L'étude de l'être de l'amour reconduit à une puissance et à une impuissance de l'amour, paradoxe qui a toujours échappé aux métaphysiques de la subjectivité. Le phénomène « pur », c'est-à-dire ici non prédéterminé par des conditions a priori de possibilité, est ce qui m'arrive et pas seulement ce qui arrive, et c'est pourquoi il me saisit avant que je ne le saisisse. La réduction n'atteint donc vraiment son but qu'en manifestant ce que le sujet ne peut pas se donner lui-même, à savoir le don. L'amour n'est alors pas une décision, une affirmation unilatérale de soi, mais le consentement à l'épreuve de l'excès de la vérité, la haine étant le refus de cet excès dans une volonté de repli sur des vérités produites par soi et qui éclairent le monde sans me remettre en question et sans me faire perdre ma position de spectateur. Il est ainsi possible de dire que l'être de l'amour est de maintenir ouvert à ce qui se donne de soi-même et que l'ipséité vivante et véritablement agissante est une ipséité altérée et même blessée qui se reçoit du don de cet ailleurs. Ainsi Jean-Luc Marion élucide par les moyens de la phénoménologie cette thèse commune à saint Augustin et à Saint Thomas d'Aquin selon laquelle l'amour est l'accomplissement de la volonté, et cela en montrant que cette volonté n'est elle-même qu'en étant brisée originairement par une altérité. Telle est une des dimensions fondamentales de ce tournant érotique de la phénoménologie : rendre à nouveau intelligible (à ceux qui veulent bien entendre car comme disait Husserl le phénoménologue n'est pas thaumaturge) que la mesure de l'action morale échappe à celui qui agit. Dans l'amour ce n'est plus moi qui vit dans une décision personnelle, qui risque d'être à la fois héroïque, impuissante et imprudente, mais c'est la vérité qui vit en moi et qui traverse ma volonté, et la finitude de l'action peut retrouver sa signification proprement positive. Ainsi Jean-Luc Marion reprend ce qui a constitué l'impulsion décisive de Husserl à savoir l'introduction de la sensibilité dans la vie catégoriale, que les sens ont du sens comme dit Levinas, pour mettre en évidence l'antériorité de la relation sur la substantialité qui donne à penser une ipséité charnelle et indéfinissable, car toujours en mouvement, inquiète et même parfois perdue telle une main tendue, une ipséité exposée à l'inimaginable de l'Absolu, dans laquelle le présent n'est pas la simple continuation du passé, et qui reçoit son avenir de ces phénomènes saturés qui la bouleverse. Pascale Tabet ne se contente donc pas de présenter fidèlement la philosophie de Jean-Luc Marion, de la situer dans toute une époque de la phénoménologie attentive à la dimension d'excès dans l'expérience, de la défendre contre différentes attaques, mais elle offre à la pensée contemporaine le sol sur lequel une phénoménologie rigoureuse de l'amour est possible : l'être de l'amour est celui d'une relation à l'être et aux êtres qui est l'origine de tout sens. Elucider l'être de l'amour, c'est donc accéder à la vérité de l'expérience.

Ainsi Pascale Tabet donne à comprendre dans quelle mesure pour Jean-Luc Marion expliquer les phénomènes ne consiste pas à dévoiler ce qui était avant caché pour plutôt laisser se dire l'indicible, se dire un secret qui n'est secret qu'en se manifestant ; ce n'est donc pas autre chose que de tenter de se libérer d'une conception grecque du phénomène, qui a animé une grande partie de la philosophie, pour laisser à nouveau entendre une conception biblique du phénomène. Si l'amour est sans raison, s'il n'a pas de condition, s'il n'est pas précédé de valeurs comme l'égalité et la réciprocité, c'est parce qu'il donne accès à un phénomène qui porte sa raison en lui-même et non dans des actes subjectifs. Dès lors l'oubli de l'amour comme dimension constitutive de la recherche de la vérité peut être aussi interprété comme la cause d'un nihilisme européen qui réduit le réel à l'objectivable et qui conduit inévitablement à une

pauvreté en monde incommensurable avec celle de l'animal. L'amour parce qu'il est toujours charnel est ce qui remet en cause tout formalisme dans l'intelligence des phénomènes. Ainsi le vrai n'est pas ce qui se fait voir telle une idole, mais il est l'éclair de l'être dans l'éclat d'un visage qui se signifie en étant promesse de sens. Selon le concept biblique de phénomène, qui renouvelle la philosophie de l'intérieur sans abolir ses privilèges, le phénomène est un événement sans cesse renouvelé, étrange et inquiétant qui nous met en demeure d'avoir à renaître lors de chaque rencontre.